

ORIGINE ET ÉVOLUTION DES MODÈLES DES VILLES ROMAINES. DES FORMES DE L'EXPANSION RÉPUBLICAINE À LA FONCTIONNALITÉ POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE IMPÉRIALE*

PAOLO SOMMELLA

Université de Rome « La Sapienza »

Résumé

Au-delà des exigences politiques qui ont été à la base des décisions d'implantations romaines à l'époque médio-républicaine, et sans considérer ici les éventuelles implications religieuses, on peut observer que la forme urbaine est, en premier lieu, étroitement liée aux caractéristiques de l'environnement oro-hydrographique sélectionné pour la ville. À cela, il faut ajouter des critères de type militaire (défense, accès par les voies de pénétration sur les territoires hostiles, distance équilibrée des points urbains sur un vaste espace territorial, etc.) parallèlement à des choix effectués à cause de l'autonomie de survie (facilité d'accès aux sources d'eau et aux points d'utilisation agricole). À cet égard, les colonies latines répondaient aux conséquences d'une implantation dans un environnement de fleuve et de collines, car elles étaient souvent situées le long des voies de l'intérieur de l'Italie. Par conséquent, parallèlement à la régularité du schéma de voirie interne, le périmètre des fortifications s'adaptait à l'irrégularité de l'environnement géographique. En revanche, les colonies de citoyens ou *maritimae*, situées le long des côtes de la péninsule, étaient caractérisées par des formes régulières tant pour la voirie orthogonale qui divise l'espace urbain, que pour le parcours des fortifications, indépendantes des facteurs externes à cause de la forme des localités côtières choisies.

*Je voudrais remercier les organisateurs du Congrès, en particulier mes collègues les professeurs Guitart et Riera, de m'avoir donné l'occasion de présenter, lors de cette grande rencontre, quelques considérations sur la méthodologie de recherche dans les contextes urbains anciens. Il serait velléitaire de ma part de prétendre épuiser le sujet dans le cadre d'une présentation. Je me limiterai par conséquent à fournir quelques grandes lignes à suivre lors d'une discussion éventuelle et souhaitable. J'ai organisé mon intervention en deux parties. La première partie est une confirmation des paramètres de lecture des villes anciennes non seulement sur une base technique mais, je dirais même, de différents aspects englobant les contextes historiques, politiques et économiques, etc. La deuxième partie propose quelques exemples facilitant la compréhension de mon rapport qui est une vue d'ensemble, un passage à travers les différents modèles de villes romaines de la République à l'Empire.

On ne peut pas nier qu'à partir des années 1950, les recherches sur les villes anciennes ont été concentrées sur les problèmes liés aux habitats à travers les différentes époques protohistoriques et historiques, non seulement au niveau formel mais aussi social, économique et culturel, dans un cadre de recherche globale, attentive aux différents contextes. Mais l'évolution des études à des niveaux interdisciplinaires fait justement naître des perplexités lorsqu'on lit, dans certains articles sur les villes dont le développement s'est limité aux époques anciennes et sur celles dont les aspects formels sont encore visibles aujourd'hui, que l'on introduit un thème défini comme analyse urbaine alors qu'on intervient en réalité, au moins dans la plupart des cas, dans un contexte de topographie urbaine.

Plus précisément, équiper les études d'un contexte urbain par le biais d'une carte archéologique ne permet pas d'identifier les critères originaux de la planification qui ont créé les bases de construction de ce complexe à cet endroit précis de la ville ancienne. Il faut analyser aussi si la carte archéologique indifférenciée historiquement n'est pas l'outil approprié pour lire l'évolu-

tion de la structure urbaine dans ses rapports actif et passif avec ses habitants. En effet, on remarque que si la *civitas* utilise un contexte programmé sur base d'exigences politiques et sociales selon des formes définies et historiquement encadrables, il est tout aussi vrai qu'elle vit et opère dans le contexte édifié, en l'adaptant à ses exigences souvent à la limite des tolérances prévisionnelles du projet.

Il faut aussi admettre que nous sommes souvent confrontés à des cartographies récapitulatives, des cartes faisant apparaître, dans une chronologie indistincte, les édifices construits à différentes époques et où la donnée historique ne filtre pas les phases de construction et les différents critères ayant conduit à une utilisation différenciée des zones urbaines. On se demande alors comment il est possible de remonter au concept d'origine de fonctionnalité urbaine, en l'absence de tout paramètre chronologique.

Comme preuve qu'il s'agit bien d'un système de recherches et que, par conséquent, l'étude de la ville ne peut pas faire abstraction d'une analyse de type urbain qui s'appuie sur des données historiques et administra-

tives et surtout politiques, nous entrons dans l'analyse du fonctionnement et de la distribution, concepts étroitement liés aux paramètres sociopolitiques et ne pouvant être séparés du cadre de la continuité d'usage par les habitants.

On s'aperçoit que la ligne politique de la recherche qui lie les habitants à leur habitat est fondamentale dans le concept d'analyse urbaine, tant pour le choix du lieu que pour l'utilisation de certains modèles d'organisation et, enfin, pour les transformations progressives qui se traduisent par des variations plano-volumétriques et fonctionnelles.

Rappelons le phénomène répandu de la requalification des espaces urbains aux différentes périodes historiques, documentée et prouvée par la stratigraphie archéologique : comme situations macroscopiques, on peut citer l'épisode de l'expropriation des zones privées progressivement occupées par l'emplacement du *Forum* romain, ou les nombreuses zones d'habitation modifiées pour les activités du tertiaire ou reprises par le domaine public. On peut citer, entre autres, des exemples à Rome, à Ostie et à Pouzzoles.

Pour l'*Urbs*, on trouve de nombreuses références dans les *Res Gestae* non seulement par rapport au principe de l'autorisation sénatoriale dans le but d'un nouveau plan d'aménagement urbain, mais également de nombreuses allusions à la propriété privée qui est continuellement rappelée, même si ces opérations masquent très souvent de véritables expropriations sous forme d'achats forcés selon le principe juridique *emere ab invito* = acheter contre la volonté du vendeur (Cic., *de lege agr.* I, 5, 15).

Plus précisément, rappelons le plan d'Auguste pour la construction du nouveau *Forum*. Dans ce cas, la so-

lution urbaine adoptée pour répondre aux problèmes liés au développement de la zone est décrite par Suétone (*Aug.* 29, 2) : « ...le motif de la construction fut le nombre imposant des procès : les deux [*Fora*] qui existaient déjà n'apparaissaient pas suffisants et on sentait la nécessité d'en créer un troisième ». On en déduit que même à l'époque de Suétone, personne ne doutait que le *Forum* commandé par Auguste devait être inclus dans les ouvrages de régime, même si pour l'occasion le *Princeps* avait manifesté ouvertement son intention de ne pas obliger excessivement les habitants (*Aug.* 56, 2) : « ...il construisit un *Forum* de dimensions plus restreintes n'osant pas exproprier les propriétaires des habitations voisines ».

À Ostie, premier port de la Méditerranée et référence indispensable pour le marché voisin de la capitale, dans la qualification immobilière des quartiers et la planification des typologies résidentielles, on applique le diagnostic vitruvien (*de Arch.* II, 8) sur le manque de zones à édifier « c'est la situation qui oblige à programmer l'élévation des édifices ». Les travaux réalisés à l'époque d'Antonin et des Sévère avec l'aménagement du nouveau quartier portuaire à quelques kilomètres de l'embouchure du Tibre sont accompagnés, au centre de la ville, d'importantes opérations urbaines qui se traduisent aussi par le développement de voies voûtées (c'est-à-dire les *viae tectae*), en vue de la conservation des parcours traditionnels selon une conception de spéculation qui rappelle l'utilisation intégrale moderne des espaces urbains.

En quelques décennies, la petite *colonia Puteolorum* de l'an 194 av. J.-C., avec son installation routière régulière mais avec le périmètre approprié à l'orographie du promontoire du quartier Terra, s'étend sur la colline

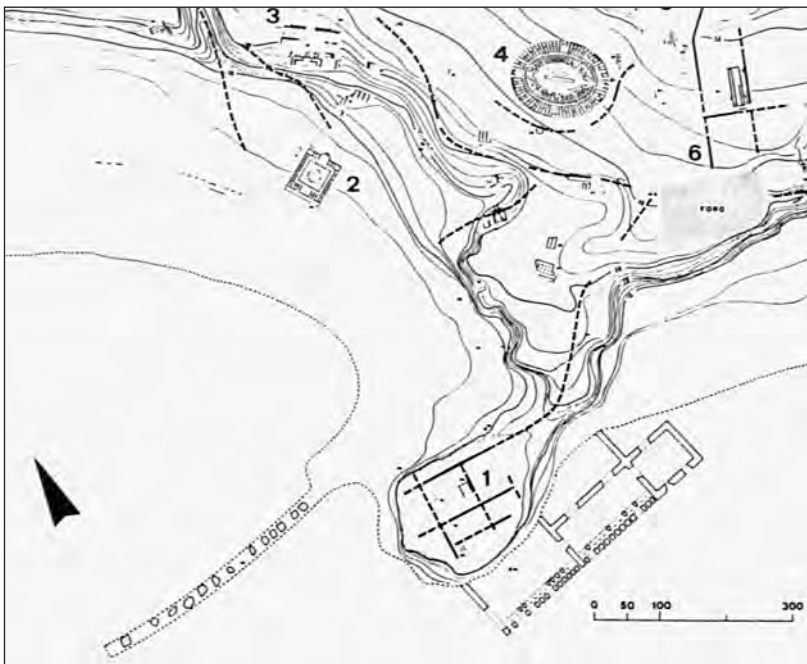


FIGURE 1. *Colonia Puteolorum* sur la colline proche de la Solpatara (Pouzzoles).

toute proche de la Solfatara (Fig. 1). En ce lieu, dès la fin du II^e siècle, la ville s'étendait sur la longueur d'un mille (« une porte est séparée de l'autre par mille pas », à savoir un kilomètre et demi, comme le rappelle la citation de *Lucilius*, 3) alors que l'aménagement de la zone portuaire et des terrasses urbaines adjacentes est daté de l'an 105 dans la *lex parietifaciendo*. Le réseau routier dénote une cohérence entre les voies de sortie de la ville et la forme de la colline. En revanche, la viabilité interne dénote un aménagement régulier différencié selon les quartiers : la zone centrale avec l'amphithéâtre, noyau du système urbain, le *Forum* républicain, aujourd'hui disparu mais encore lisible sur les flasques vitrées de la série *Puteoli* qui, à l'époque de Constantin, montrent le panorama d'une mégapole pleine de vitalité en termes d'aménagement urbain.

Quant aux expropriations d'utilité publique, rappelons les cas des grands bâtiments dédiés aux spectacles, construits sur des zones d'habitation, à l'origine de graves problèmes au niveau résidentiel et donc social. On peut mentionner les épisodes qui ont concerné les amphithéâtres de *Luceria* et de *Venusia*, patrie d'Horace, en Italie du Sud, au début de l'Empire. Dans ce cas, la perte de la planification républicaine est perceptible dans les zones où les nouveaux quartiers ont tendance à éliminer le système urbain, né de l'aménagement du troisième siècle av. Jésus-Christ à travers le phénomène des regroupements, consistant dans l'union de deux îlots primitifs et l'abandon de la route intermédiaire pour la construction de l'amphithéâtre, entraînant le nivellement de la précédente zone d'habitation.

Il faut considérer séparément le fait que la plupart des observations faites sur le thème de l'urbanisme se réduisent à la tentative d'une reconstruction du réseau routier des villes anciennes, si bien que très souvent les ouvrages publient des planimétries de centres urbains qui organisent le réseau routier selon des schémas caractérisés par une régularité répondant presque toujours à des rythmes modulaires souvent ancrés dans des systèmes métrologiques modernes. On peut considérer la définition vitruvienne des « subdivisions des espaces et des routes principales et secondaires » (*de Arch.* I, 7), concernant la fondation des villes et destinée à l'usager citoyen. En effet, dans les *area rumdivisiones*, la référence au concept de la régularité de l'aménagement urbain est évidente, et dans l'usage des termes *platearumque et angiportuum* l'allusion à la hiérarchie des routes, utile à chaque communauté, est spécifique. Mais le souvenir des prescriptions de *Hyginus Gromaticus* devrait être tout aussi évident lorsqu'il décrit les cas de régularité des planifications dans le *de limitibus constituendis*, 10 : « si la nature du lieu le permet nous devons observer les règles ; s'il n'en est pas ainsi, nous ne les suivrons que partiellement ».

En outre, le phénomène du non-respect de la régularité des espaces publics est récurrent dans les cas de restructurations, en particulier s'ils suivent des moments traumatiques de l'histoire de la ville : je cite le passage de Tite-Live (V, 55, 5) relatif à la phase qui a suivi l'incendie gaulois lorsque, à la ferveur de la reconstruction, « la forme de Rome devint semblable à celle d'une ville désordonnée plutôt qu'à celle d'une ville subdivisée régulièrement ». Rappelons également les mesures prises dans la Pompéi reconstruite après le séisme de 62 après Jésus-Christ par Titus Suedius Clemens, tribun militaire envoyé par Vespasien, qui détermina « les lieux publics indûment possédés par les particuliers... après avoir effectué les enquêtes légales et les mesures techniques » (CIL X, 1018 ; v. aussi *Hyg. Grom., de cond. agr.* 10).

Dans le cadre de la méthode de reconstruction de la forme des villes anciennes à continuité de vie, il faut aussi tenir compte de la déstructuration systématique de la régularité ancienne due à la progression de ce qui a été interprété comme l'abandon progressif post-antique de la planification romaine. Ce phénomène est juridiquement établi dans les Statuts d'urbanisme du moyen-âge. Rappelons le paragraphe « *De non occupando vias publicas* » dans le chapitre sur l'Entretien des Voies Publiques de Lucques en 1300 : « Nous décrétons et ordonnons qu'aucun citoyen ne peut endommager ou occuper abusivement les voies publiques afin que les cavaliers et les piétons puissent progresser librement et rapidement », en référence aux déformations progressives des voies rectilignes de la ville romaine.

Enfin, il ne faut pas oublier que l'urbanisme ancien peut bénéficier des données fournies par les spécificités analogues d'une autre phase chronologique : l'alignement selon des schémas précis des structures ecclésiastiques post-anciennes indique, parfois, la survie des axes porteurs d'origine des voies urbaines romaines, ensuite déviées pour la construction des pôles des églises de manière à rendre topographiquement évident, par exemple, le concept de *civitas consumpta* transcrit dans les sources (Paolo Diacono) pour Atri, ou la *civitas antiqua rupta*, rappelée pour la Bologne du XIII^e siècle.

En conclusion, il faut poser le problème d'une manière plus complexe et introduire le concept de modèle urbain au lieu de la simple analyse typologique des villes.

La valeur du modèle privilégie le projet initial et se base sur la conviction que chaque cas urbain est différent. En d'autres termes, si un climat historique et politique implique la généralisation de certaines caractéristiques techniques dans l'aménagement urbain des villes romaines, il ne faut pas oublier que chaque centre urbain possède des traditions locales et des exigences diversifiées en fonction des différents contextes géopolitiques au point de devenir un cas unique.

Le modèle de ville que l'expansionnisme de Rome généralise pour ses caractéristiques techniques mais différencie pour ses valeurs locales (exigences du substrat ethnique et culturel, adaptations oro-hydrographiques, etc.) est né de la base commune que les expériences coloniales grecques fournissent aux différents moments de l'urbanisation romaine. En fait, il faut observer que le modèle de la forme régulière exportée par Rome n'est pas né spontanément mais dérive des expériences de la Grande-Grèce, acquises au V - IV^e siècle av. J.-C., lors des contacts avec les colonies et les sous-colonies du Sud de l'Italie, et est adapté aux exigences politiques, architecturales et même religieuses de la nouvelle puissance émergente. Il ne faut pas exclure aussi un phénomène de médiation technique et idéologique à travers les centres italiens hellénisés à partir des villes organisées du monde osque et lucanien, par opposition aux tendances incohérentes du monde des *Samnites... in montibus vicatim habitantes* (Liv. IX, 13, 7).

Il serait trop long d'analyser ce phénomène d'une manière détaillée. Au-delà des exigences politiques qui ont été à la base des décisions d'implantations romaines à l'époque médio-républicaine, et sans considérer ici les éventuelles implications religieuses, il faut observer que la forme urbaine est, en premier lieu, étroitement liée aux caractéristiques de l'environnement oro-hydrographique sélectionné pour la ville. À cela, il faut ajouter des critères de type militaire (défense, accès par les voies de pénétration sur les territoires hostiles, distance équilibrée des points urbains sur un vaste espace territorial, etc.) parallèlement à des choix effectués à cause de l'autonomie de survie (facilité d'accès aux points de source d'eau et d'utilisation agricole).

Il faut ensuite ajouter les variantes monumentales

de base, concernant le type d'implantation au niveau juridique et administratif : le choix privilégiait des lieux purement militaires près des zones côtières (*coloniae maritimae*) et prévoyait des villes à fonction intégrée militaire (*coloniae optimo iure*) et de valorisation foncière (*coloniae juris Latii*) dans des zones situées à l'intérieur de la péninsule italienne progressivement acquises par l'État (Fig. 2).

Cette duplicité, avec ses spécifications planimétriques, a généré une confusion de cause et d'effet parmi les experts contemporains, au point de donner à penser que les colonies de citoyens avaient un périmètre géométrique et une voirie principale en forme de croix, en vertu de leur statut juridique ; selon une logique analogue, les colonies latines auraient lié à leur situation administrative la forme irrégulière des fortifications ainsi qu'à l'orthogonalité de base de la voirie intra-muros.

Plus objectivement, les colonies latines répondaient aux conséquences d'une implantation dans un environnement de collines et fluvial, car elles étaient souvent situées le long des voies de l'intérieur de l'Italie. Par conséquent, parallèlement à la régularité du schéma de voirie interne, le périmètre des fortifications s'adaptait à l'irrégularité de l'environnement géographique. En revanche, les colonies de citoyens ou *maritimae*, situées le long des côtes de la péninsule, étaient caractérisées par des formes régulières tant pour la voirie orthogonale qui divise l'espace urbain, que pour le parcours des fortifications, indépendantes des facteurs externes à cause de la forme des localités côtières choisies.

Au fil du temps, les différences formelles des nouvelles villes romaines s'atténuent peu à peu et on assiste, au II^e siècle avant Jésus-Christ, à une homogénéisation significative des planimétries urbaines, de

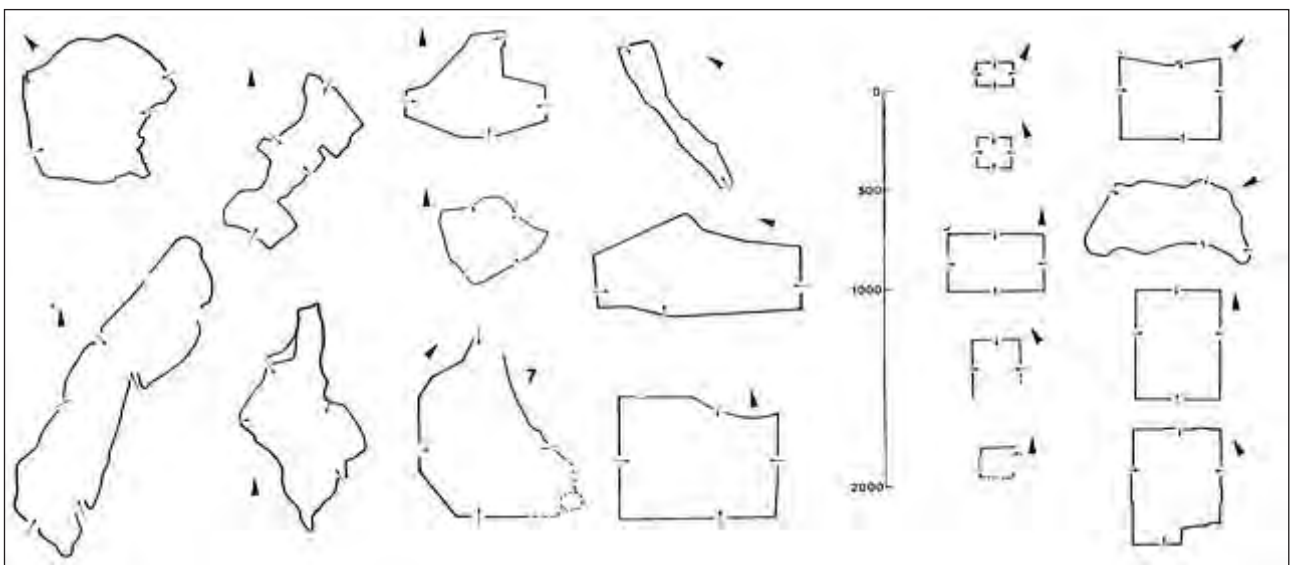


FIGURE 2. Colonies latines et romaines.

façon indépendante des aménagements administratifs.

La transformation des *formae* urbaines, tant au niveau planimétrique que monumental, selon une ligne de diffusion de nouveaux paramètres d'organisation des espaces urbains, remonte à la fin de la République sur toute la péninsule italienne et pas seulement sur les territoires concernés par les faits militaires. Les plans de construction prévoient souvent la destruction totale de l'ancien aménagement, à travers l'utilisation optimale de modules insulaires (double *actus* carré égal à soixante-dix mètres carrés) plus appropriés à l'acquisition des formes d'architecture grecque désormais répandues après l'assimilation des prototypes dans l'*Urbs*, avec une attention particulière à la monumentalisation des installations qui définissent l'aire du *Forum*.

Nous connaissons la régularité des villes augustéennes et nous savons aussi que les villes planifiées à cette époque ne pouvaient exclure les catégories de monuments qui étaient à la mode et qui dépassaient souvent les exigences des petites communautés urbaines mais qui étaient généralisées dans le concept de la *urbanitas* du début de l'Empire. Je pense, par exemple, aux installations théâtrales et, plus généralement, aux édifices dédiés aux spectacles dont la capacité était souvent exorbitante par rapport au nombre d'habitants présumé de l'implantation urbaine.

Les modèles urbains romains furent exportés et furent à l'origine de variantes en Italie et dans les provinces, dans des contextes où les solutions étaient adaptées aux différentes exigences fonctionnelles et so-

ciales locales. Hors de l'Italie, les instances militaires de la première phase se sont unies aux instances fonctionnelles de l'époque impériale. Lorsqu'elle se trouvait confrontée à des réalités urbaines déjà développées et consolidées, Rome se limitait à se baser sur l'existant, en donnant l'impression de confirmer une autonomie non seulement administrative mais aussi politique. Considérons, par exemple, les provinces grecophones où l'État romain adopta une politique équilibrée et prudente en respectant les traditions, en encourageant le développement de la vie urbaine, en ayant rarement recours à des implantations innovatrices et en tendant à préserver les situations administratives.

Athènes, qui avait vu l'achèvement de la définition urbaine en plein cœur de l'hellénisme, confirme la fonctionnalité acquise dans la stratification monumentale aux aspects surtout culturels (Fig. 3). Le début de l'Empire est marqué par l'occupation du centre politique, l'agora, qui était devenue, déjà sous Auguste, un lieu de respect envers l'empereur (construction de l'odéon, monumentalisation de l'accès à la place, déplacement du temple d'Ares, etc.). De même, les interventions réalisées sur l'Acropole furent surtout liées à des perspectives politiques et, comme on l'a justement observé, le résultat fut une architecture du début de l'Empire de type « froid et abstrait ».

Puis, avec l'achèvement de l'Olympieion et la construction de la bibliothèque et du gymnase, Hadrien devint le nouveau fondateur et renouvela la forme de la ville. Il donna un écho architectural à l'impulsion urbaine qui se traduit sous son règne par le

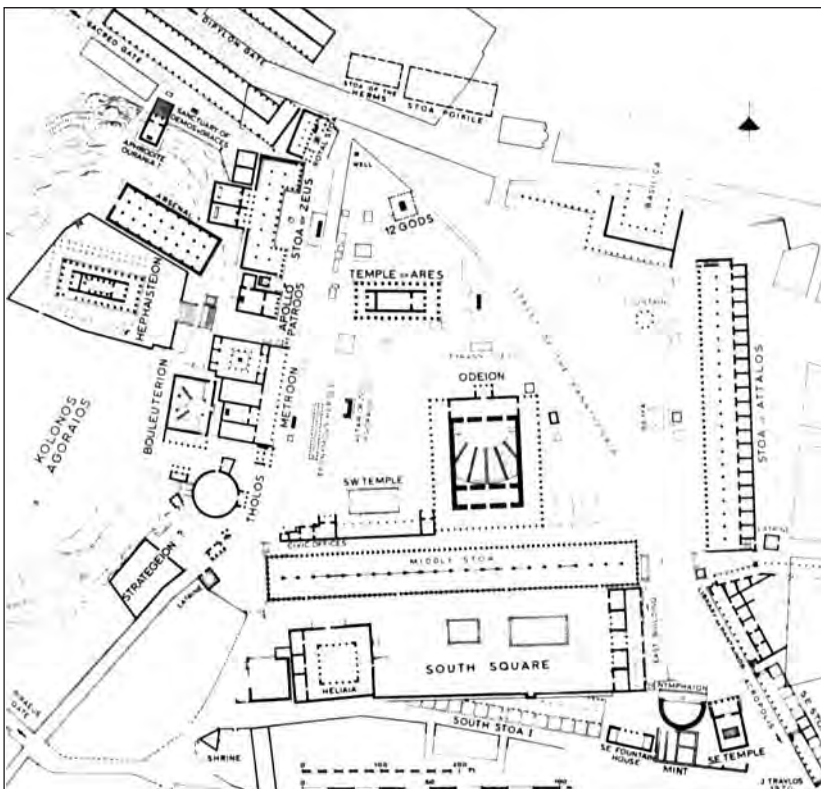


FIGURE 3. Plan d'Athènes.

développement de la part de la ville à laquelle on accédait par la porte qui sépare « la ville de Thésée » de la nouvelle ville d'Hadrien, et dénonça l'évergétisme qui caractérisera la politique de l'habitat des II^e et III^e siècles.

À Alexandrie, le succès de la ville fondée par Alexandre avec la contribution théorique de Dincrate, sur une ligne de projet qui liait la forme du centre deltaïque à Rhodes (et en définitive à l'école d'Hippodamos de Milet), est visible dans sa continuité et dans son histoire, surtout économique, durant l'Empire (Fig. 4) Quant à son côté formel, le projet de la ville est défini à partir du règne de Ptolémée Sôter avec le palais royal (séparé du contexte urbain et comprenant la bibliothèque) et la diversification fonctionnelle des quartiers, selon une spécialisation des activités souvent liées aux diversités ethniques. La métrologie de programme se rapporte aux imposantes dimensions de l'implantation urbaine avec des routes atteignant 30 mètres de largeur ; cependant, le schéma conserve le rapport modulaire des fondations hellénistiques (îlots rectangulaires avec des côtés qui mesurent un rapport de 1 à 2), mais on considère que les présences monumentales les plus significatives ont été achevées pendant la période romaine.

Dans les autres régions de l'Empire où les structures préexistantes ont été jugées inappropriées, une intervention d'urbanisation intense eut lieu avec la création de nouvelles implantations ou la refondation des anciennes selon des schémas juridiques et urbains déjà expérimentés souvent à côté de restructurations radicales même dans le contexte agraire.

On a observé qu'en Gaule, les soi-disant « villes ouvertes » sont les plus nombreuses en général avec une superficie de 60 hectares. Il faut aussi observer qu'à l'intérieur de la ville, souvent pour des raisons oro-hydrographiques, l'urbanisation n'est pas généralisée,

même si la défense de toute la zone urbaine est nécessaire pour des raisons stratégiques.

Lyon est née sur de grands axes routiers, au point de convergence du Rhône et de la Saône (Fig. 5). Rappelée dans l'inscription du mausolée de Gaeta comme fondation de *Munatius Plancus*, elle assume une position hégémonique sur la vallée fluviale, alors que le raccordement ville-territoire a lieu sur les voies régionales déjà structurées par Agrippa. Dans la capitale gauloise, le système urbain est indépendant des fortifications, démontrant que la planification régulière à l'intérieur des villes romaines suivait souvent des logiques fonctionnelles, en s'adaptant tant à la vie *intra-muros* qu'à la projection sur le territoire. En effet, on remarque la partie équipée qui relie le *Forum* au complexe théâtral, alors que les structures commerciales sont éparpillées dans les quartiers périphériques, dans un processus d'urbanisation progressif vers les *canabae extramurales*.

Cologne, principal centre commercial implanté le long du Rhin, est née sur un point de convergence routière avec un système ville-territoire dérivant d'un aménagement urbain unique. Après le premier impact avec l'avancée césarienne, Agrippa fera régler la région et créera le centre, ensuite élevé au rang de colonie, en 50 après Jésus-Christ, sous le nom de *Colonia Claudia Ara Agrippinensium* en l'honneur de la femme de l'empereur Claude, et plusieurs événements historiques laisseront leurs traces dans une ville caractérisée par sa base régulière bien plus que par ses aspects monumentaux.

Il faut reprendre un instant le concept des influences de l'organisation urbaine de Rome sur les autres capitales de l'empire. En effet, l'exemple de Rome guide le développement des capitales provinciales et surtout des centres qui remplacent l'*Urbs* dans la politique de Dioclétien et sous Constantin. À Milan

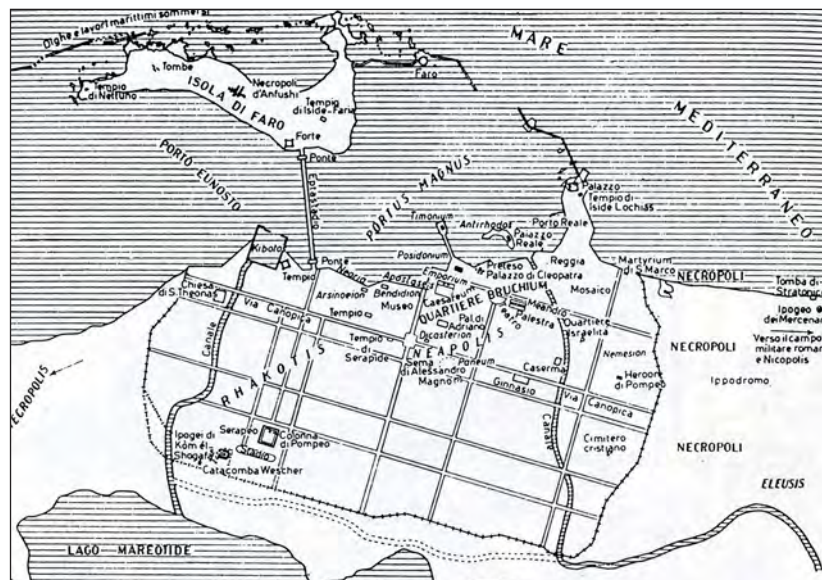


FIGURE 4. Plan d'Alexandrie.

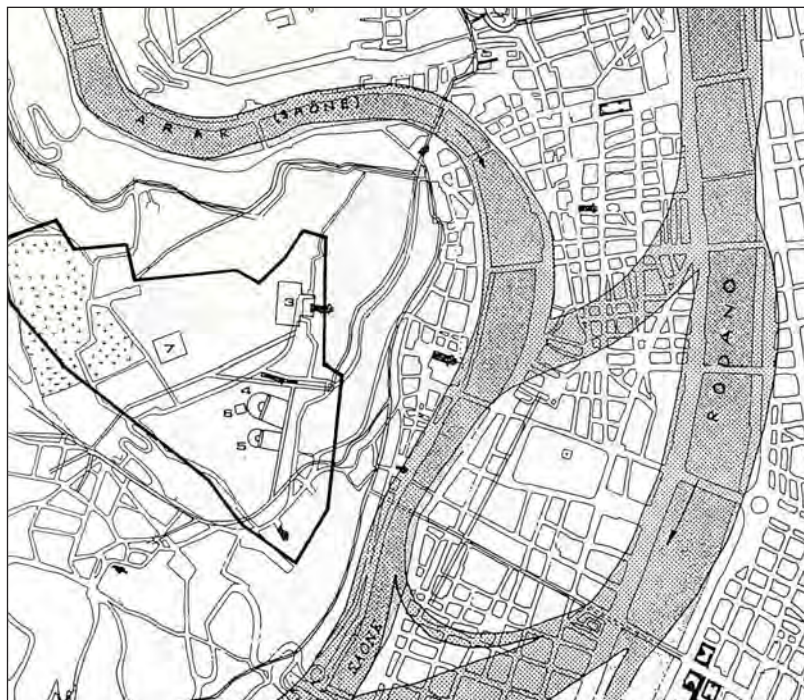


FIGURE 5. Plan de Lyon.

(Fig. 6), la description que nous transmet Ausone dans *l'Ordo urbium nobilium* 7 est fondamentale pour comprendre l'importance de l'ancienne ville fondée par les Insubres : « ...la ville est agrandie et entourée d'une double enceinte : on y trouve le cirque ... le théâtre, les temples, la forteresse du palais impérial, l'hôtel de la monnaie, le quartier qui prend le nom des célèbres thermes d'Hercule ». Même si, déjà sous Marc-Aurèle et Septime Sévère, la ville cisalpine croît en importance, c'est la phase post-tétrarchique qui suivra des logiques d'expansion en dehors de toute organisation coordonnée dans une ville désormais devenue un champ gravitationnel dans l'empire, organisée autour des voies raccordées à Aquilée et à Trèves et confirmant l'idée de Milan alternative à Rome, point de référence de l'Occident face à Constantinople.

L'idée d'une capitale provinciale est davantage perçue à Trèves (Fig. 7). Fondation julio-claudienne, puis unique ville impériale au nord des Alpes, ancien siège de l'empire dissident de la Gaule, depuis la fin du IIIe siècle ce centre montre dans ses monuments le rôle politique qu'il a exercé, même si seulement deux générations après sa nomination à ce rang si élevé, l'investiture constantinienne sur le Bosphore remplacera le système dioclétien. La lecture des phases urbaines est facilitée par la stratigraphie horizontale guidée par le réseau routier et programmé selon des modules qui, apparemment inégaux, trahissent les parties de l'utilisation publique. Le rigide schéma urbain est confirmé par le rythme de l'enceinte du IIe siècle entre les tours et les axes routiers même s'ils sont éloignés de la ligne défensive.

Du milieu du Ier siècle après Jésus-Christ jusqu'au

IIIe siècle, lorsqu'elle devint résidence impériale, la ville sur la Moselle assiste à une valorisation de l'axe monumental est-ouest qui relie le pont aux majestueux thermes, à la place du Forum et, ensuite, à l'entrée monumentale de la ville, la Porte Nigra, qui, dans son inachèvement, révèle des aspects architecturaux fonctionnels mais aussi appropriés à son rang de résidence impériale. La référence topographique entre la porte et le palais qui occupe le secteur nord de la ville, dans le quartier que la grande basilique (*aula palatina*) contribue à qualifier de zone publique, n'est pas non plus un hasard. En revanche, le quartier oriental sur les flancs de l'Altbachtal assume des aspects fonctionnels avec les thermes impériaux dont la construction, interrompue par le transfert de la capitale à Constantinople, peut être assimilée aux exemples de Rome. Et c'est justement à Rome que nous ramène le thème urbain de la duplication des *Fora* si la grande palestine des thermes peut être interprétée comme une *porticus*.

Finalement, Constantinople, « *nova Roma* », emblématique et par conséquent miroir de la transformation idéologique des premiers plans de villes romaines, née dès sa fondation en 324 après Jésus-Christ comme une grande ville et non pas comme la récupération d'un établissement impérial dans un contexte urbain, est l'exemple d'une capitale qui se manifeste même selon le plan directeur et, contrairement à Trèves, Milan et Thessalonique, est conçue à grande échelle jusque dans les moindres détails (Fig. 8). Le premier centre, l'ancienne *Byzantion* grecque, constitue le point de référence de la ville constantinienne qui agrandit de 4 kilomètres vers l'ouest l'enceinte de murailles et s'or-

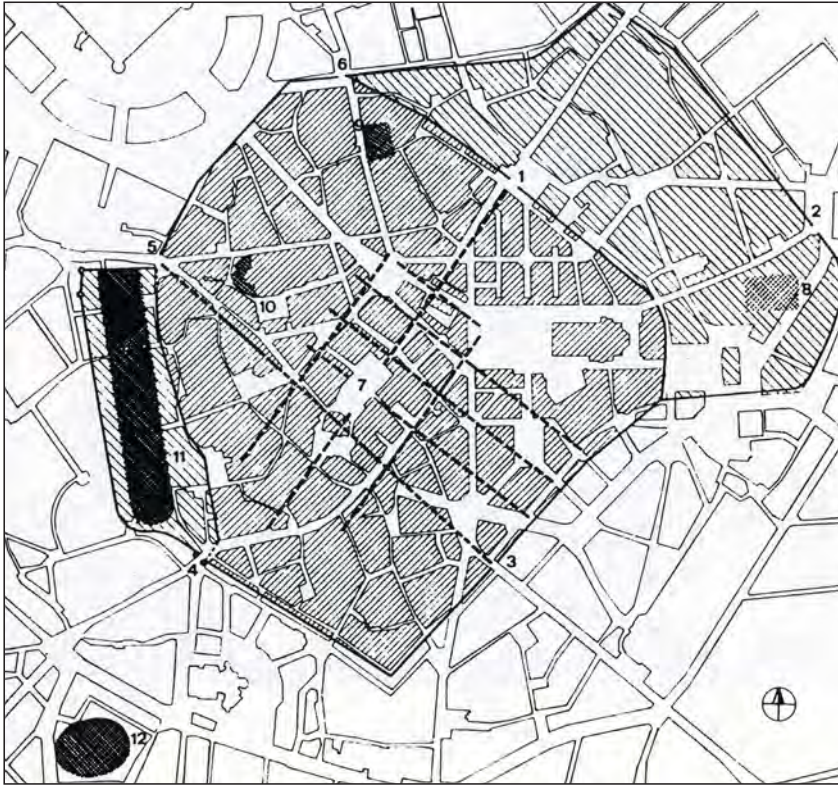


FIGURE 6. Plan de Milan.

ganise sur des parcours routiers qui bifurquent vers le nord (régions danubiennes) et vers l'ouest (sur la voie egnatienne).

Le programme de Constantin (qui put procéder selon un plan méthodique sur la partie sévérienne détruite et sur les collines à l'arrière) prévoyait avec les murs de la ville l'hippodrome dont l'association au palais dynastique, suivant l'exemple de Rome (*Circus Maximus* sous le Palatin impérial), constitue un topos urbain. Le quartier impérial, se superposant au premier point d'ancrage, devint le centre de la ville : en quelques années furent mis en place le nouveau port et les thermes, les édifices administratifs et les structures de l'eau, avec des points architecturaux liés au concept de « l'orné citadin », comme le rappelle Saint Jérôme, en l'an 334. On connaît au moins les noms prévus dans la topographie de la capitale du Bosphore au Ve siècle (du *Capitolium*, à la *Curia*, au *Forum*) dans un évident parallélisme des Catalogues régionnaires de Rome avec les monuments cités par la *Notitia Urbis Costantinopolitanae*, répondant au concept d'une *Urbs nova* non pas alternative mais plutôt différente de la première et chrétienne.

Nous pouvons conclure qu'en définitive l'analyse urbaine des villes de l'empire est en réalité le cadre des différences d'implantations régionales qui ont pour origine non plus des modèles univoques mais plutôt des formules urbaines dérivées de différentes traditions.

Il s'agit de réalités différenciées non plus selon des schémas imposés au niveau central, généralisé dans les

fondations de la république, mais sur des composants plano-volumétriques caractéristiques des différentes villes et qui sont parfois seulement organiquement coordonnées, mais qui permettent toutefois de formuler des hypothèses fondées sur les modèles originaux des planifications.

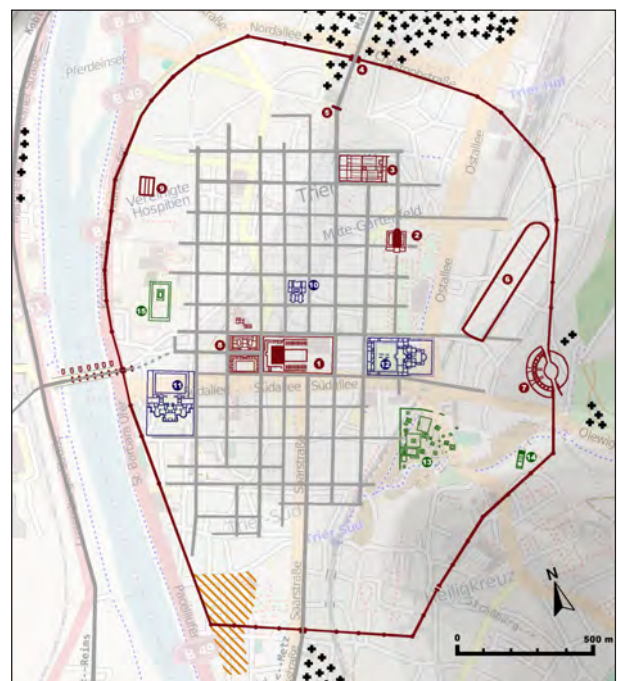


FIGURE 7. Plan de Trèves.



FIGURE 8. Plan de Constantinople.

Bibliographie de référence

La ciudad en el mundo romano. Actas XIV Congreso Internacional de Arqueología Clásica, I-II, Tarra-gone, 1994.

AMPOLO C. (ed.). *La città antica. Guida storica e critica*. Rome-Bari, 1980.

AZZENA G. Atri. Forma e urbanistica. Città antiche in Italia 1, Rome, 1987.

CASTAGNOLI F. *Orthogonal Town Planning in Antiquity*. Cambridge (Mass.), 1971.

CHEVALLIER R. Cité et territoire. Solutions romaines aux problèmes de l'organisation de l'espace. Problématique 1948-1973. Aufst. u. Nieder. d. Roem. Welt, II,1 Berlin-New York, 1974, pp. 649 - 788.

DE ROBERTIS F. M. La espropriazione per pubblica utilità nel diritto romano. *Studia Juridica LXXIX*, Rome, 1972.

FRÉZOULS E. Metodo per lo studio dell' urbanistica. Strutture e infrastrutture delle città antiche d' occidente. *Atti Centro St. d. It. Rom.*, III, 1970 - 1971, pp. 79 - 86.

GABBA E. Urbanizzazione e rinnovamenti urbanistici nell' Italia centromeridionale del I sec. a.C. *Studi Classici e Orientali*, XXI, 1972, pp. 73 - 112.

GRECO E. - Theodorescu D. Continuité et discontinuité dans l'utilisation d'un espace public :

l'exemple de Poseidonia-Paestum. *Architecture et Société*, Actes Coll. Int. CNRS - Ec. Fr., Rome, 66, (1980), Rome, 1983, pp. 93 - 104.

GROS P. - TORELLI M. *Storia dell'urbanistica. Il mondo romano*. Rome-Bari, 1988 (3e éd. 2007).

PHILLIPS E. J. *The Roman Law on the Demolition of Buildings*. *Latomus*, 32, 1973, pp. 86 - 95.

PINON M. Pierre. Résultats et limites de l'analyse graphique des cadastres historiques : le problème de l'urbanisme colonial en Gaule. *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1983, pp. 93 - 119.

SALVATORE M. R. (a cura di). *Basilicata. L'espansionismo romano nel sud-est d'Italia. Il quadro archeologico*. Venosa, 1990.

SOMMELLA P. La pianta di Lucca romana. De Luca, Rome, 1974, p. 112, fig. 125, 2 tab.. f.t. (in collab.)

SOMMELLA P. Appunti tecnici sull' urbanistica di piano romana in Italia. *Archeol. Class.*, XXVIII, 1976, pp. 10 - 29.

SOMMELLA P. Città romane in Italia: tipologia e inquadramento cronologico. *Le città di fondazione*, Venice, 1978, pp. 13 - 25.

SOMMELLA P. Finalità e metodi della lettura storica in centri a continuità di vita. *Archeologia e Pianificazione dei centri abitati*, *Archeologia medievale VI*, 1979, pp. 105 - 128.

- SOMMELLA P. Forma e urbanistica di Pozzuoli romana. *Puteoli II*, 1978, Naples, 1980.
- SOMMELLA P. Centri storici ed archeologia urbana in Italia. Novità dall' area mesoadriatica. Arqueología de las ciudades modernas superpuestas a las antiguas, Saragosse, 1983 (Madrid 1985), pp. 359 - 396.
- SOMMELLA P. *Italia antica. L'urbanistica romana*. Jouvence, Rome, 1988, p. 359, fig. 79.
- SOMMELLA P. Città e territorio nella Campania antica. G. Pugliese Carratelli (ed.), *Storia e Civiltà della Campania. L'Evo Antico*, Naples, 1991, pp.- 151 - 159.
- SOMMELLA P. *Sviluppo urbanistico di Venosa romana, in Catalogo Museo Nazionale di Venosa*. Matera, 1991, pp. 47-56.
- SOMMELLA P. Urbanistica delle città imperiali. *Storia di Roma*, II, 2, (tav. f. t.), Einaudi, Turin, 1991.
- SOMMELLA P. Récentes fouilles archéologiques dans des villes romaines d'Italie centrale. Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France, 1991, pp. 197 - 211.
- SOMMELLA P. s. v. Urbanistica. Enc. Arte Antica V, Suppl. II, Treccani, Rome, 1997, pp. 894 - 904.
- SOMMELLA P. La città romana: aspetti urbanistici. L'Europa dei Popoli, Poligrafico dello Stato, Rome, 1998, pp. 287 - 298.
- SOMMELLA P. Schemi programmatici e pianificazione edilizia nell' urbanistica romana in Italia. Los orígenes de la ciudad en el noroeste hispanico, Actes Congrès, Lugo (1996), 1998, pp. 209 - 218.
- SOMMELLA P. Il fenomeno dell'urbanizzazione: dagli insediamenti protovillanoviani alla città nel mondo italico e romano. Différents auteurs, *Il mondo dell'archeologia*, vol. 1, pp. 799 - 803, Rome, Treccani, 2002.
- SOMMELLA P. *Roma. Storia urbana dalla Repubblica al tardo Impero*. Lazio, vol. 1 - 3, Editalia, Rome, 2001, pp. 35 - 122.
- SOMMELLA P. La città romana in Italia nell'età augustea. Primer Simposi Patrimoni i Turisme Cultural, Lleida, 4-5 octubre 2001, Barcelone et Guissona, Institut Estudis Catalans, 2004, pp. 123 - 136.
- SOMMELLA P. *Recensione a Th. Hufschmid, Amphitheatrum in Provincia et Italia. Architektur und Nutzung römischer Amphitheater von Augusta Raurica bis Puteoli*. Augst 2009, 2 vol. + 1 vol. avec plans, Bonner Jahrbücher, sous presse.